

Combattre toutes les iniquités ; détruire toutes les inégalités sociales ; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,
» C'est notre Maître. »

LA FONTAINE.

ABONNEMENTS :

Un an 2 »
Six mois 1 »
Trois mois 50 »

Rédaction et Administration :

21, RUE DU TEMPLE, 21
LIMOGES

ADRESSER

Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.
Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

BANDITS

J'ai connu d'excellents camarades qui ne cachaient pas leurs sympathies envers certains adversaires ; la lutte les faisait se rencontrer souvent sur un terrain où les mêmes idées préconisées faisaient adopter les mêmes armes pour atteindre un but identiquement convoité. Il en fut ainsi avec l'actuel ministre de la Justice pour la grève générale révolutionnaire et l'antimilitarisme ; plusieurs fois aussi, Clémenceau, l'actuel ministre de l'intérieur, souleva l'enthousiasme de ces camarades par son esprit frondeur et ses critiques acerbes autant que judicieuses contre l'arrogance de certains politiciens voulant entraver la liberté individuelle, laquelle pour lui primait la raison d'Etat.

Ni Briand, ni Clémenceau alors n'étaient au pouvoir, ils aspiraient simplement à s'y hisser, dès qu'ils y sont parvenus, au diable les belles phrases et les bonnes idées, au diable aussi les amis : ces derniers sont « d'un côté de la barricade », les ministres de l'autre. La raison d'Etat prime la liberté individuelle et l'antimilitarisme tout à ses anciens amis.

Ceux-là, à l'avenir, se montreront plus réservés pour manifester leur sympathie.

Pour se maintenir au pouvoir, le tombeur de ministères, l'auteur du Grand Pan et de la Mêlée Sociale, un des champions de la lutte pour la Justice et la Vérité, vient de commettre une infamie que ne rêvent jamais un Dupuy, un Constant ou un Rouvier.

Les grèves de Lens, le 1^{er} mai, et les élections législatives en furent le prétexte. Il fallait intimider les mineurs en grève, afin qu'ils reprennent le chemin de la mine sans que les intérêts des actionnaires soient atteints.

Il fallait que les camarades de la Confédération générale du travail, connus comme pouvant entraîner la masse à une action révolutionnaire le jour du 1^{er} mai fussent mis dans l'impossibilité d'agir. Il fallait aussi tenter de jeter le discrédit sur les organisations ouvrières en jetant la suspicion sur les principaux militants. Enfin, les élections étant proches, il fallait montrer que le républicain Clémenceau, ainsi que ses amis veillaient sur la République et étaient capables de la sauver si son existence était menacée. A défaut de l'existence de cette menace, il fallait en créer une. C'est ce que fit l'association Clémenceau, Briand et C^{ie}.

Un complot, un grand complot (ma chère) contre la République fut découvert, tramé par des anarchistes, des syndicalistes et des cléricaux. Des perquisitions et des arrestations furent opérées, aujourd'hui toutes les personnes arrêtées ont été mises en liberté, c'est ce qui démontre l'évidence du complot.

Oui, le complot est évident, il s'est trouvé au ministère de l'intérieur, sous l'inspiration du mouchard Hennion qui recueillit l'assentiment de Clémenceau et de Briand pour opérer contre des militants syndicalistes ou anarchistes dont la plupart connus intimement par ces deux ministres devaient être à l'abri de tout soupçon.

La stupidité électorale vient d'approuver tous les actes du ministère, Briand et ses collègues ont été réélus.

Le troupeau est digne du berger.

Quand donc des révoltés, las de subir ces injustices, se lèveront-ils pour punir sur les auteurs.

A. LECLERT.

ERRATUM. — Dans le précédent numéro l'article de Pierre Larue contenait une faute typographique. Il fallait lire « les contempteurs » au lieu de « contempliers ».

LA PREUVE DU COMLOT

Notre camarade André Girard a adressé à M. Clémenceau la lettre et le document suivants dont nos lecteurs apprécieront toute l'importance relativement au complot anarcho-monarchique :

Monsieur le Ministre,

D'après les racontars des journaux, vous auriez besoin, pour paraître justifier les mesures de police vraiment exagérées que le 1^{er} mai vous a fait prendre, de découvrir un complot liant les chefs cléricaux et monarchistes aux éléments révolutionnaires qui, en ce moment, troublent quelque peu la sérénité des possédants dont vous vous êtes chargé d'assurer la sécurité.

Afin de faciliter la tâche, je me permets de vous adresser, à titre d'argument précieux, l'entrefilet suivant que j'ai découpé dans la Presse, du 11 avril 1906 :

« L'Union fédérative des travailleurs de l'Etat, réunie en congrès extraordinaire le 1^{er} mai, a pour suivi ce matin, au siège de la Confédération générale du travail, l'examen des diverses résolutions soumises à son approbation.

Il a été procédé à la nomination d'une commission chargée de prendre différentes dispositions en ce qui concerne les démarches à effectuer auprès des pouvoirs publics.

A l'occasion du mardi saint, de 6 heures à 10 heures, exposition, et de 2 à 3 heures, vénération des saintes reliques de la Passion ; à 8 heures 1/2 du soir, retraite par le chanoine Janvier : la Naissance et le Progrès des vertus. »

L'importance de ce document ne vous échappera pas. En effet, cette réunion à la Confédération générale du travail qui se termine par de pieuses oraisons donne la preuve indiscutable que, dès le 11 avril, l'alliance était scellée entre la Bombe et le Goupillon.

Dans l'espoir que j'aurai, en citoyen zélé, contribué à éclairer la religion de la justice de mon pays, je vous prie, Monsieur le Ministre, d'agréer l'assurance de ma profonde commiseration pour le rôle ingrat que vous avez assumé.

André GIRARD.

L'INSTITUTEUR

On a beaucoup parlé de la situation de l'instituteur en regard des autorités politiques ou autres entre lesquelles il se trouve. Il me semble qu'on a davantage négligé sa situation au point de vue éducateur.

Il est clair que je ne veux pas parler de la bande suiveuse d'ornières qui n'a même pas l'idée de principes pédagogiques autres que les classiques appris aux écoles normales — ces casernes. Les unités de cette bande-là sont à leur place dans le système autoritaire dont leur venulerie morale ou leur imbécillité s'accommode fort bien.

Mais il n'en est pas de même de celui qui rêve du mieux, non pas de ce mieux trompeur qui consiste à perfectionner des systèmes vermoulus et à les adapter plus ou moins convenablement aux besoins nouveaux d'une génération nouvelle, mais de ce mieux qui a sa base dans quelque principe inappliqué encore ou insuffisamment essayé.

Celui-là n'est pas seulement tenu comme suspect, espionné, critiqué partialement par la bande aplatie des autres fonctionnaires

aidés de leurs femmes ou par les politiciens flagorneurs, machines à serrer les mains ; mais encore sa souffrance est grande de se voir dans l'impossibilité de mettre ses idées en pratique, de ne pouvoir donner libre cours à son penchant pour la liberté.

Ah ! l'influence de l'instituteur sur les jeunes cerveaux, comme je sens le néant de cette formule !

Un jour, il montre à ses élèves un échantillon curieux qui appuie la leçon. Un mouvement général se produit vers lui, les questions des petits curieux l'assaillent, si bien qu'il ne peut répondre à toutes.

Heureux de cette soif de savoir qui se manifeste enfin quelque peu librement, il sourit avant de chercher les réponses... Mais une porte s'ouvre, un gros monsieur grisonnant qui pue le pédantisme, le directeur, rentre à demi : « Dites donc, monsieur... je voudrais que vous ne tolériez pas un tel désordre dans votre salle pendant la classe... » Et il y va de son petit discours aux élèves, semé d'allusions pour le maître. Celui-ci, souvent, est obligé de sévir, comme un lâche !

Une autre fois, un enfant, continuant la leçon criminelle du curé catéchiseur dit, au cours d'une question de morale, que ce qui est mensonge si innocemment débité, affirme que la chose est contestable, que sa conviction, à lui, est que l'âme, au sens religieux du mot, n'existe pas, qu'elle n'est rien autre que la pensée ou, si l'on veut, un reflet de la pensée, et que, d'ailleurs, les animaux aussi pensent.

Le propos est vite connu dans les familles et les langues de vipères des femelles catholiques ou seulement « honnêtes » ont vite fait de flétrir, dans les propos de coin de rue ou de salon, le « païen, le poseur, l'hypocrite orgueilleux qui affecte de tout mépriser, qui corrompt les enfants alors qu'il est payé pour leur apprendre lecture et écriture. »

Ces derniers, inévitablement, remarquent ces paroles, ainsi qu'ils ont remarqué le désaccord plus ou moins apparent du directeur et de l'adjoint. Aigris par l'ennui des heures passées dans l'immobilité et l'attention machinale, ils s'autorisent de cela pour provoquer leur maître. Dans la cour, il les entend chuchoter, en riant — les enfants font le mal en riant ; ils n'ont pas conscience de sa laideur — des propos sortis de la bouche des parents ou des voisins... Déjà la méchanceté qui fait les lâches germe en leurs tendres cerveaux.

Dans la rue, il les voit l'éviter. Le sourire qu'il leur lance ne sert de rien ; au contraire, il ne leur paraît qu'une hypocrisie, car demain, comme hier, il les punira — le lâche, punir des enfants ! — parce qu'ils auront voulu un instant obéir à leur instinct remueur et bavard, si charmant, pourtant.

D'ailleurs, La Fontaine ne leur a-t-il pas fait constater que l'ennemi, c'est le maître ?

Le maître le comprend, lui aussi ; en vain, il a cru qu'on peut être un bon maître. Son existence est ratée. Dans sa conscience, il condamne encore une fois ce milieu pourri où l'homme est détesté de l'homme, où l'éducateur aux idées libertaires est obligé de s'imposer pour manger du pain et où les enfants, victimes sans défense, détestent le seul qui les aime.

Il souhaite seulement que leur haine contre l'« au-dessus » continue, s'élargisse, s'ennoblisse ; et, tristement, presque passivement, il continue son travail jusqu'à l'anéantissement... ou l'action.

HOMO.

SYMPTOMES

Oui, terribles symptômes que ceux qui se produisent en ce moment, et bien aveugles sont ceux qui ne veulent voir dans ces agitations populaires qu'une série d'escarmouches bénignes, sans aucune velléité de révolte des travailleurs contre le capital.

Sans doute, la Révolution est de tous les temps, elle se fait insensiblement dans les cerveaux, et économiquement. Cependant, il est incontestablement acquis que, depuis quelques temps, les conflits prennent un caractère plus aigu ; à mesure que le prolétariat prend conscience de lui-même, il devient plus violent. Avec une rapidité épouvantante, gouvernants et exploités, les conflits succèdent aux conflits ; chaque jour nous apprend que, dans un de ceux-ci, les travailleurs emploient la violence, celle-ci appelée par la raison.

Les éternels spoliés ont enfin compris qu'à la force il fallait répondre par la force. Hélas, malheureusement, les armes employées par les travailleurs ne peuvent être bien dangereuses pour leurs adversaires ; patience, cela viendra bientôt ; à mesure qu'il en comprendra mieux la nécessité, le prolétariat saura se procurer les armes nécessaires et efficaces pour la lutte entreprise.

L'an dernier, à Limoges, les ouvriers, pour obtenir le respect dû aux femmes et aux filles, ont envahi l'usine où ils étaient exploités.

C'est à Fresenneville, où les ouvriers las d'être exploités d'odieuse façon anéantirent en quelques secondes le fruit de leurs labeurs dont d'autres s'étaient emparés.

C'est à Foix, dans l'Ariège, où des bandes de grévistes armés de haches, de bâtons, de fourches, coupent les fils électriques aériens plongeant ainsi Lavelanet dans les ténèbres, puis se ruant sur les manufactures de drap, enfoncent portes et fenêtres ; quatre brigades de gendarmes sont impuissantes à maintenir l'ordre.

A Lens, la grève des mineurs qui, au début, manifestait un calme relatif, semble entrer dans une phase nouvelle. Le pillage d'un marché, la mort du lieutenant Lautour et d'un gendarme, les incidents qui suivirent, où quelques camarades eurent le ventre ouvert à coups de baïonnette, le plan audacieux qui, dit-on, anima les grévistes pendant un certain temps de vouloir s'emparer du général de Bois Rouvray, dénote un état d'esprit peu rassurant pour nos dirigeants.

Le malaise est général et va grandissant chaque jour, étreignant toute les branches de la société. D'aucuns pressentent avec effroi l'heure où ils ne seront plus les maîtres ; les autres qu'un désir de bien-être et de liberté anime d'une leur d'espérance, redoublent d'énergie et font trembler sur sa base cette vieille société où tout est confusion et cahos, misère et douleur.

La Révolution est inévitable, la force des choses nous y conduit, elle est fatale, tâchons qu'elle soit consciente.

Il faut par un travail incessant, par une propagande acharnée, faire des adeptes et préparer les esprits par un nouvel état de choses ; il faut pénétrer dans les campagnes et là, exposer à nos frères des champs nos doctrines anarchistes ; il ne faut pas que les incidents précipitant les événements nous prennent au dépourvu, renversant un ordre de choses pour retomber dans le même état si pas pire.

Lorsque nous aurons réussi à pénétrer les travailleurs des champs de la supériorité de notre idéal, alors les fusils ne partiront plus tout seuls ; la bourgeoisie n'aura plus à compter que sur elle-même et lorsqu'aux quelques embrigadés bourgeois nous opposerons une forêt de faux, nous ferons une abondante moisson pour le plus grand bien de l'humanité.

Oui, terribles symptômes...

J. MARYNDAS.

Lisez et faites circuler L'ORDRE.
Abonnez-vous et faites abonner vos amis.

Intolérance

Les déchireurs d'affiches n'ont point manqué de satisfaire leur singulière passion. Tour à tour les affiches de M. Lamy et celles du citoyen Betoulle furent lacérées sans pitié. Les partisans du citoyen Betoulle arrachaient les affiches multicolores de M. Lamy et les partisans de M. Lamy se vengeaient sur celles du citoyen Betoulle. Ils croyaient certainement accomplir des actes héroïques indispensables au succès de leurs candidats.

Nos petites affiches roses, modestes comme la condition sociale et la bourse de nos militants subirent le même sort. Progressistes, radicaux et socialistes, soudainement réconciliés, leur firent une guerre sans merci.

Aucun de ces fanatiques, en proie à la fièvre électorale, n'a songé à respecter la liberté de propagande. Comme de vulgaires policiers gouvernementaux ils ont prohibé ce qui les gênaient.

Quand se décideront-ils à être plus tolérants ?

Libre Discussion

Nous n'avons pas la prétention d'écrire et de causer aussi correctement que certains de nos adversaires, seraient-ils reporters à la *Dépêche*, mais nous possédons le désir de nous instruire tout en instruisant ceux qui dans les conférences écoutent divers orateurs.

« Plaire à tout le monde et à son père est chose impossible ». Nous nous apercevons de la véracité de ce proverbe.

Lorsque dans les instituts populaires ou en d'autres lieux nous combattons les idées cléricales, on nous accusait de faire le jeu des sillonnistes; il est vrai que nous ne prêtâmes pas d'attention à ces paroles. Nous avons raison.

Aujourd'hui, parce que combattant des idées qui ne sont pas les nôtres, seraient-elles émises par des amis, et émettant des idées qui nous semblent meilleures, vite on nous en fait un grief, sans pourtant démontrer que nos idées sont mauvaises, et l'on semble dire que nous n'assistons aux réunions que pour les troubler.

N'aimant ni les prêtres en redingote ni les prêtres en soutane, combattant tous les dogmes où les discutant, nous croyons œuvrer en véritables penseurs libres (tant pis si ce mot diffère du mot « libre penseur » et choque cette secte) nous continuerons.

Nos paroles seront courtoises à la condition que celles de nos adversaires le soient, et si nous sommes déçus, il est du devoir de nos adversaires de nous recoudre, mais avec des arguments et non avec des injures ou nous répondrons du tac au tac avec cette différence pourtant que nous dirons des vérités.

Payés

La stupide période que nous venons de traverser nous a valu bien des « on dit ».

Tellement nos adversaires ont l'habitude de se livrer aux travaux les plus répugnants moyennant salaire, nous avons été jugés à leur aune.

Un tel, opportuniste, prétendait que nous étions payés par Betoulle. Un autre, socialiste, que nous étions payés par M. Lamy de la Chapelle; un troisième, sillonniste, insinuaient que nous étions payés par les loges maçonniques et par le ministre de l'intérieur.

Vrai, accomplissant librement un travail de propagande que nous désirions intensifier et pour lequel nous employions toutes nos ressources (morales et pécuniaires, ces dernières bien faibles), si nous avions reçu les sommes qu'on a prétendu que nous avons reçues, *L'Ordre* paraîtrait aujourd'hui quotidiennement et nous nous ferions un malin plaisir de caresser les côtes à ceux qui auraient eu la stupidité de payer pour ce faire.

La Prière d'Adrien

— O saint Adrien, mon divin patron, daignez jeter sur votre humble protégé un regard bienveillant. Rappelez-vous qu'en février, j'ai tristement échoué aux élections municipales et que dimanche dernier j'ai été piteusement battu par le burlesque Tourgnol. N'est-ce pas là, ô mon divin patron, des malheurs suffisants pour que votre humble serviteur soit digne de votre pitié? Songez, qu'aujourd'hui, je voudrais bien, dans un fauteuil du conseil municipal, me reposer des luttes que j'ai soutenues. Songez aussi que, derrière moi, plusieurs rédacteurs du *Populaire* forment le même vœu et qu'enfin, au Groupe socialiste,

plus de trente camarades aspirent aux glorieuses, mais pas gratuites, fonctions de conseillers municipaux.

Faites donc, ô mon divin patron, que M. Chénieux, par vous bien inspiré, donne sa démission.

Ainsi soit-il !

Le Cabinet Noir

Un camarade de Saint-Junien nous avait, paraît-il, envoyé de la copie concernant les événements du 1^{er} mai, où plusieurs de nos camarades, hommes et femmes, furent assommés par les cognes, pendant que les socialistes se terraient.

Cette copie a dû être oubliée de nous être remise par la poste.

Espérons qu'au prochain numéro nous rattraperons le temps perdu.

Nous annoncerons probablement en même temps la condamnation de quatre de nos camarades, dont la compagne d'un d'entre eux est encore alitée, par suite des coups reçus par les pandores.

Au moment où nous mettons sous presse, ces camarades sont traduits devant le tribunal correctionnel de Rochechouart.

SILHOUETTES DE JAUNES

Industrie du Livre

N° 1

Environ 30 ans. Grosse figure sur laquelle repose un appareil nasal d'une largeur démesurée. Chevelure noire et hirsute. Moustache rousse. Regard oblique. Pieds plats. Bien constitué. Gueulard. En général, physionomie antipathique. Aurait pu être un homme si la nature l'avait doué de quelques pouces de plus de taille. Mais, hélas !...

Quoique d'une bonne corpulence, a une échine très souple et faite pour les courbettes; a su, pour arriver à son grade (il est contremaitre), ramper et mordre à rendre des points à un serpent. Il n'a pas sa langue dans sa poche et, son caractère aidant, il veut arriver, arriver quand même, et, pour cela, il est capable de tout. Mais il est vrai que ses acolytes se méfient de lui, car ils savent que rien ne pourra l'arrêter pour atteindre son but. Et, en passant, qu'il nous soit permis de dire gentiment à celui qui se trouve au haut de l'échelon hiérarchique de faire attention aux trop nombreuses marques de sympathie et aux paroles par trop flatteuses de son jeune sous-ordre et ami (?)

Avant d'avoir son petit os à ronger, notre homme (?) était l'ennemi acharné du capitalisme, l'ennemi de tout ce qui oppresse, de tout ce qui est force contre la classe ouvrière. Ses camarades, heureusement, ne s'y laissaient pas trop prendre, car ils savaient pertinemment que s'il appartenait au syndicat de sa profession, c'était forcé, mais pas de cœur.

Sa haine contre les oppresseurs ne l'empêchait pas de dénigrer la Bourse du travail et c'est là qu'apparaissait dans toute sa hideur son commencement de jaunisse. Depuis, la maladie n'a fait qu'empirer et aujourd'hui elle est à l'état chronique.

Il y a quelque temps, chargé d'une mission par son « singe », il fut obligé d'y aller à cette Bourse du travail où, d'après lui, ne pénétraient que des voyous, et il défila, devant ses anciens camarades en grève, chapeau bas, honteux, plat, la face blême. Ce jour-là, ce jeune garde-chiourme a dû s'apercevoir quel mépris, quel dégoût, il inspirait à ces braves ouvriers, à ces pères de famille, à ces hommes de cœur, honnêtes et loyaux qui luttaient avec abnégation et stoïcisme contre le patronat exploiteur.

Jusqu'à l'âge de 25 ans, il a été ce que l'on peut appeler le vrai libre penseur; la religion catholique par lui était bafouée tous les jours; les croyants et les représentants de l'Eglise étaient mis sur le tapis avec un acharnement et un goût dont seul était capable un homme comme lui. C'était son droit; nul ne songea et n'aurait jamais songé à lui faire un grief de sa liberté de penser si, quelque temps plus tard, voulant convoler en justes noces, il n'eut eu le courage de se faire baptiser. Cela paraît invraisemblable, mais cela est...

Ainsi que vous le voyez, chers lecteurs, notre jeune galeonné a fait pirouettes sur pirouettes, avec une dextérité remarquable. Il a réussi, ce qui était dans son goût, à se faufiler dans la politique; il est membre du grand Cercle républicain du commerce et de l'industrie (voyez Fédération

républicaine); il est certain que s'il fait partie de cette association, ce n'est pas seulement pour faire plaisir à son élégant patron, mais surtout parce qu'il espère en retirer quelque chose qui puisse lui profiter.

Notre jeune homme est aussi un fervent disciple de Gargantua et, par conséquent, amateur de la bonne chère et toujours prêt lorsqu'il s'agit de prendre un bon fond. Aussi, c'était avec impatience qu'il attendait les résultats de la dernière consultation électorale, car si le candidat cher à ses patrons et aussi à lui était élu, on allait banqueter à l'œil. M. Lamy de la Chapelle avait promis, en effet, qu'on arroserait des meilleurs crus la défaite des « voyous ». Mais, hélas !... ce sont les « voyous » qui ont triomphé et les gens chics qui ont été battus. Aussi, adieu vol-au-vent croustillants, gigots succulents et poulets fameux ! Adieu les bons vins vieux et le champagne mousseux !

Ce beau rêve n'a duré qu'un instant et notre jeune homme, rageur et mécontent, a juré ses grands dieux qu'il prendrait sa revanche et qu'elle serait terrible.

Mais, qu'il nous soit permis de l'avertir charitablement que nous veillons sur lui et que s'il continue ses petites perfidies, ses petites canailleries, nous le dévoilerons au grand jour, nous le mettrons complètement à nu, et alors, amis lecteurs, ce jour-là nous rirons ensemble.

ANTOINE et FIRMIN.

« L'ORDRE » ainsi que tous les journaux anarchistes, la *Vie du Peuple*, les brochures anarchistes, socialistes et syndicalistes, sont en vente à la librairie Pingriveaux, 79, avenue Garibaldi.

A TRAVERS LES BAGNES

Chez Théodore Haviland

Nous avons reçu, avec prière d'insérer, la lettre ci-dessous :

Monsieur le rédacteur,

Dans le numéro 13 de *L'Ordre*, vous avez fait allusion à des faits dont quelques-uns ont disparu avec leur auteur. Grosbras est parti : bon voyage.

Mais il est d'autres faits concernant un individu que vous avez touché dans le même article, et qui méritent d'être complétés. Malgré vos sages avertissements, l'individu en question, chef enfourneur à la première section, continue ses tracasseries envers ceux qu'il a sous ses ordres : témoins les faits que nous allons vous dénoncer.

Par jalousie, et par des mensonges, il a fait renvoyer un de ses collègues. Le remplaçant de ce dernier fut, à son tour, peloté, puis les propos tenus et grossis, répétés aux chefs. Enfin, comme bouquet, le malheureux fut attiré dans un véritable guet-apens où le tigre — ainsi est surnommé celui dont nous vous dénonçons les agissements — se jeta sur lui et le roua de coups.

La rage stupide de ce triste sire va jusqu'à briser les outils dont se servent ceux qu'il veut atteindre en les faisant renvoyer. Bien entendu ces sortes d'actes sont opérés en cachette.

Un certain ouvrier ayant trouvé le moyen de résister pendant un certain temps aux tentatives du tigre, ce dernier trouva pour tant un truc qui lui réussit.

Se faisant bonasse, un peu plus hypocrite, il invita l'ouvrier en question à boire, lequel ayant accepté, se trouva vivement gris, et enfin surpris par les chefs que l'enfourneur était allé prévenir, il fut renvoyé.

Cette brute, souvent avinée, ne se gêne pas pour employer les mêmes coups contre les gamins; un de 14 ans vient encore d'être frappé brutalement par lui.

Vantard autant que menteur et méchant, il ne doit sa considération qu'à un tissu de mensonges qu'il présente à ses supérieurs et que ceux-là gobent.

Nous sommes pourtant quelques-uns bien déterminés à mettre fin à ces exactions et d'une façon inconvenable au tigre, s'il ne suit bientôt la voie de Grosbras.

Qu'il se le dise.

V. RRRÉ.

Le « Complot » et la Jaunisse

On sait que la jaunisse, comme certaines maladies épidémiques, est quelquefois contagieuse, beaucoup d'exploiteurs zélés le savent bien, c'est ainsi qu'en certains endroits cette déplorable affection règne à l'état endémique.

Comme les protagonistes de cette triste

organisation viennent d'être « cambriolés » à Paris (pour la galerie sans doute), par les policiers de Clémenceau. Lors des dernières perquisitions, sous prétexte d'un soi-disant complot, il serait curieux de voir se répercuter la même comédie à Limoges, à l'endroit de certains ouvriers inféodés malgré eux à la *Fédération des jaunes*.

En effet, on nous apprend qu'un aventurier allemand, nommé Ziégler, directeur à poigne d'une importante fabrique de porcelaine aurait, il y a deux mois environ, fait prendre les noms et adresses de quelques ouvriers, choisis dans chaque atelier en service, susceptible de gagner la jaunisse au premier contact et, le cas échéant, satisfaire ses mauvaises intentions en créant un antagonisme, entre les exploités, dans l'éventualité d'un conflit.

C'est ainsi que, dernièrement, « les triés » reçurent à leur domicile, émanant de l'immonde Biétry et du *Sillon* diverses brochures ainsi que *Le Jaune*, organe officiel de la jaunisse française, ce qui étonna fort la plupart d'entre eux qui ne s'attendaient guère à cette grossière surprise, ce pendant que quelques autres — très rares du reste — manifestaient visiblement, dès que ce singulier émoi fut propagé, leur déconvenue d'avoir été omis.

On nous assure que cet essai d'enrôlement n'a eu aucun succès, au contraire, ce fut un fiasco complet. Nous aimons à croire que pour cette fois les manœuvres louches exercées par le maladroit Teuton resteront vaines et inutiles.

Par contre, ce triste individu a eu plus de réussite à la peinture où, malgré sa prétention de défendre qu'on s'occupe de politique, il a renouvelé le personnel depuis le départ de M. Ch. Laurent avec des ouvriers — des mufles voulons-nous dire — appartenant au *Sillon* ou aux Cercles catholiques en majeure partie; ajoutons qu'on y emploie aussi une collection assortie de « défroquées » pour le décor à la main, lesquelles ne sont pas pour améliorer la main d'œuvre et surtout ne feront jamais grève.

Comme on voit, la direction de la *Céramique* ne fait pas de politique. C'est sans doute de l'*Action libérale*.

Il a tout de même un « culot » peu banal, le Ziégler.

S...

La Liberté du Travail

Chaque année, le 1^{er} mai nous apporte des surprises. A celle-ci, nous avons remarqué la ténacité des patrons à ce que leurs ouvriers soient présents au travail. Pour quoi ? Que craignent-ils ?

A la maison Monteux, les ouvriers étaient prévenus que les manquants seraient remplacés. Oh ! le bon patron radical-socialiste, actionnaire du *Reveil* !

A la maison Ch. Haviland, ce fut de même, avec une petite différence; la porte que le gardien ferme insolemment au nez des travailleurs en retard d'une seconde, resterait ouverte toute la journée, de cette façon point de surprise possible, les absents le seraient volontairement.

C'est ce que les patrons appellent la liberté du travail, défense de s'emanciper, défense d'aller à une fête autre que celles que nous imposent les patrons et figurant au calendrier crétin.

Travailleurs, pourtant si les ouvriers ne travaillent pas, sont-ils payés ? Et alors ! C'est la liberté du travail.

Mais tout a une fin; le populo commence sérieusement à se lasser, le jour est proche où, bravant les injonctions patronales, il fêtera le 1^{er} mai. Peut-être alors en cuirait-il aux patrons de s'être montrés si arrogants. Ils pourront dire : *Med maxima culpa*.

A. LAJUSTICE.

A la Maison Batiot

(RUE DE PARIS)

Dans cette usine, réputée pour l'exploitation honteuse qui y règne et par la facilité avec laquelle le patron viole la parole donnée, sévit un garde-chiourme, qui mérite quelque peu que nous nous arrêtions sur ses agissements. Voici les faits :

Le lundi 30 avril, le nommé Joinet, chef de son métier, exigea d'un journalier une tâche d'ouvrage au-dessus de ses forces; ce dernier, voyant l'impossibilité d'accomplir l'ouvrage, refusa.

Cet acte lui valut, comme bien l'on pense, la porte.

Le lendemain 1^{er} mai, l'ouvrier congédié, s'aperçut qu'il avait oublié à son ancien atelier un flacon d'eau dentifrice, qu'il s'empressa d'aller chercher; son entrée à l'usine

fut connue du garde-chiourme Joinet qui, sans crier gare, fit appeler Dame police pour chasser le malheureux journalier qui osait franchir une fois encore et sans permission — qui du reste lui aurait été refusée — le portail de l'usine du petit hobereau moderne.

Malgré leur empressement à se mettre au service du patronat et leur agilité pédestre, nos policiers, tout essouffés, arrivèrent trop tard, le journalier était parti, quel désappointement pour la vaillante troupe policière, ils n'étaient que trois : un commissaire, un brigadier et un flic.

Je ne m'étonne nullement du garde-chiourme Joinet, il était dans son rôle, mais ce qui m'étonne le plus, c'est qu'il n'y ait pas dans l'usine un homme assez énergique pour rappeler ce plat valet à plus d'égard envers ses subordonnés.

Prochainement, nous reviendrons sur ce triste sire.

SOUVARINE.

A l' « Union », Société Coopérative

A la conférence du 30 avril dernier, donnée à la Bourse du travail, par le camarade Bruon, de la Confédération générale du travail, un incident bon à relater se produisit.

Un assistant demanda au conférencier ce qu'il pensait d'un secrétaire de Syndicat et socialiste unifié qui, au sein du syndicat, du groupe socialiste dont il fait partie, ainsi que dans les réunions publiques, préconise la journée de huit heures, mais qui, à l'Union, où il est chef de chantier, oblige ses subordonnés à travailler 12 heures.

Bruon répondit que ce secrétaire de Syndicat devrait être chassé de ce groupement à coups de pied dans le cul : cela est notre avis.

Le citoyen Rougerie — c'est lui qui est visé — présent à cette conférence, voulut tenter des dénégations : il fut piteux, car les faits allégués sont réels, et celui qui les lui reprocha s'engagea en même temps à fournir des preuves au syndicat général de la chaussure dont Rougerie est le secrétaire.

Ce drôle de syndicaliste socialiste, exerce aussi paraît-il, une pression sur ses sous-ordres afin qu'ils versent leur obole en faveur du sou électoral.

A la maison Chapaud. — Toujours Marchadier

Une ouvrière nouvellement embauchée pour un salaire de 3 francs par jour, fut avisée par une de ses amies qu'elle produisait trop pour le salaire qui lui était payé.

Une ou des langues, — il s'en trouve toujours de déliées — avisa Marchadier de ce fait. Celui-ci, furieux, avisa la conseillère d'avoir à se taire à l'avenir ou de quitter la fabrique pour aller ailleurs tenir ce propos, puis, deux minutes après, il lui intima l'ordre de terminer son travail et lui signifia son renvoi, l'invitant à aller se plaindre, si bon lui semblait, aux *syndicats anarchistes*.

Le patron, M. Chapaud, avisé de ces faits, invita l'ouvrière renvoyée à adresser des excuses à Marchadier, après quoi elle pourrait rester à la maison; celle-ci s'étant refusée à commettre cette bassesse a dû quitter cette boîte.

Le libéralisme de ce patron, ainsi que l'égalitarisme de son garde-chiourme ont vécu. Là, moins qu'ailleurs, les tarifs syndicaux sont observés.

Une question au groupe socialiste :

Marchadier fait-il toujours partie de ce groupe ?

A propos de ce qui parut sur le précédent numéro de l'Ordre, il aurait dit : Eh bien, puisque c'est ainsi, hier j'étais un camarade, mais dès à présent je serai un chef.

S'il est plus mauvais que par le passé, qu'allons-nous devenir ?

P. S. — « A chacun selon ses œuvres » : Contrairement à ce que nous avions compris et relaté dans notre précédent numéro, ce n'est point Marchadier qui voudrait imiter Penaud. C'est le patron Chapaud lui-même.

CHRONIQUE RÉGIONALE

CHARENTE

ANGOULÊME. — A la Bourse du travail. — Les syndicats angoumoisins se réveillent ; les quelques notes de notre ami Unsal Arié semblent avoir jeté le désarroi chez ces fumistes qui, maintenant, font mine de vouloir se lancer dans la lutte.

Je profite, pour ma part, de l'offre que

me fait Unsal Arié de me céder pour cette quinzaine ses colonnes de L'Ordre pour donner un compte rendu de la conférence Victor du 29 avril et où l'autoritarisme syndicalisant de nos syndiqués angoumoisins a su encore si bien se montrer.

Pour une mesquine exclamation, les sbires de la Bourse assommèrent, durant un quart d'heure, tous les libertaires qui avaient osé venir entendre Victor; mais à la fin de la conférence, désirant expliquer le cri de : « A bas la morale ! » et clouer au pilori les mouchards assommeurs et les jaunes rosés, vous avez su me retirer la parole alors que votre jaunisse allait être étalée aux yeux de tous.

Nous vous connaissons trop bien, messieurs, pour vous faire un grief d'une semblable conduite; de tout temps, chez vous, il en fut ainsi; n'est-ce pas à votre Bourse qu'un typographe osait nous dire dans une réunion publique et contradictoire : « Taisez-vous et soyez fiers d'être tolérés ici ! »

Vous criez, pauvres insensés, contre les libertaires; mais ne savez-vous donc pas que si le prolétariat français est aujourd'hui si bien organisé et si fort, c'est aux libertaires que vous le devez? Ne savez-vous donc pas que si les grèves vont s'intensifiant de plus en plus, c'est la C. G. T., qui a toujours tout dirigé? Ignorez-vous que si des soldats commencent à prendre conscience d'eux-mêmes, c'est à l'A. I. A. (le parti libertaire, comme l'ont nommé quelques-uns) qui a lancé la première le cri de : « Le militarisme, voilà l'ennemi ! »

Non, vous savez tout cela, mais votre fiel coule cependant à pleins bords sur ceux qui croient en leurs forces, qui croient en leur intelligence et qui savent qui ils sont.

Et vous, maintenant, qu'avez-vous fait? Simples moutons de Panurge, vous auriez bien voulu profiter de quelques avantages,

mais ne comptant pas sur les camarades à qui vous n'auriez pas voulu donner votre confiance et quoique étant attachés à la même chaîne, vous avez cru mieux faire en allant lécher les pieds de vos exploitateurs pour crier derrière eux qu'ils vous volaient et vous tuaient; puis, trouvant semblable méthode trop aventureuse, vous les avez associés à vos luttes et vous avez dit : « Puisque nous ne pouvons pas faire syndiquer les travailleurs, le patron le saura faire. » Et votre jaunisse naquit ainsi.

Comparez vos moyens d'action avec ceux des jaunes ?

Entente avec le patronat, lutte avec le patronat dans l'intérêt, non de tous, mais du patronat, car, d'ailleurs, d'après Leroy-Beaulieu, dont certainement vous acceptez les principes économiques, l'intérêt ouvrier est en rapport direct avec l'intérêt patronal.

Jamais nous vous verrons lutter contre le patronat, ce qui pourtant est le seul but des rouges.

Et j'ai appelé comme preuves et les typos et les employés de commerce.

Quel est le véritable syndicaliste qui oserait traiter les disciples de Keuffer de rouges ?

Chez les jaunes, Biétry même s'y refuserait.

Y a-t-il une personne intelligente osant prétendre que dans la fermeture du dimanche l'intérêt ouvrier est l'intérêt patronal? Evidemment non.

Comme le disait tout dernièrement un négociant en nouveautés de notre ville : « A quoi bon un repos à des gens qui restent toute une journée derrière un comptoir sans rien foutre et qui ne travaillent à peu près que le dimanche ? »

Et il ajoutait : « Oh ! les revendications qu'ils font, je m'en moque, si quelqu'un ouvre la bouche, j'ai dix personnes pour la fermer. »

Où, le patronat connaît sa force et son intérêt; il sait que la bêtise humaine est grande, il ne croit pas à la grève des acheteurs (?) ni à la solidarité ouvrière, quand il voit les démarches des syndiqués soit chez le maire ou dans les maisons de commerce; puisque, pour se faire caresser, le chien lèche le fouet du maître, celui-ci espère bien que jamais le chien pensera à se faire respecter en montrant les dents, de concert avec ses congénères.

Vous ignorez, vous méconnaissiez le véritable syndicalisme.

Qu'est-ce donc qu'un syndicat? Quel est le but d'un syndicat?

Le syndicat, messieurs, c'est la cohésion, l'union des travailleurs d'un même métier, d'une même corporation pour la défense des droits ouvriers contre les droits et les intérêts patronaux.

Quant au but, le syndicat, le vrai syndicat en a deux : la lutte actuelle contre le capitalisme jusqu'à l'extinction de celui-ci et l'établissement d'une société meilleure où la raison humaine règnera en maîtresse pour le plus grand bien de tous.

Se syndiquer, c'est donc reconnaître que la société actuelle est mauvaise; se syndiquer, c'est vouloir transformer cette société, car la vie ne doit pas être une suite de luttes et de déboires; la vie, au contraire, doit être la jouissance et le bonheur.

Tout syndicat, toute association ouvrière qui ne veut pas l'extinction patronale n'est pas un syndicat.

Et maintenant, je pose cette question : « Vous, syndiqués angoumoisins; vous, typos; vous, employés de commerce, avez-vous par vos syndicats voulu anéantir le régime salarien, avez-vous voulu préparer l'avènement d'une société meilleure ? »

Non !
Semblables aux meneurs de la jaunisse, vous luttez avec le patronat, alors que vous devriez marcher contre, comme l'a toujours fait la C. G. T.

Mais, après toutes ces considérations, il serait peut-être bon de revenir aux faits : Après la conférence Victor, durant laquelle, comme je l'ai déjà dit, on réussit à nous donner quelques horions, l'un des deux rois du syndicat des employés de commerce et de l'industrie monta à la tribune pour se faire entendre, et après avoir déclaré que je n'étais pas syndiqué et que je n'avais pas le droit de parler — quoique la conférence fut publique, contradictoire et pour les syndiqués, comme pour les indépendants — annonça que je n'avais pas payé mes cotisations et que je travaillais dans la maison qui toujours refusa le repos hebdomadaire à ses employés.

Je ne sais par quel moyen télépathique on avertit si vite le demi-dieu du S. E. C. I., mais ce que je puis dire, c'est que pour raisonner si bien, sa boîte crânienne ne peut être qu'une casserole.

Je suis, monsieur, syndiqué depuis le mois de janvier et j'ai signé une feuille déclarant donner mon adhésion à votre œuvre de fumiste.

Je n'ai pu me rendre aux trois réunions de février, mars et avril, ni faire porter mes cotisations, n'en sachant pas le montant; je n'ai, en outre, jamais vu les statuts et désire ne jamais les voir, car, à dater d'aujourd'hui, quoique étant syndicaliste, je ne veux pas être un de vos syndiqués.

Vous n'êtes pas jaunes, me dites vous, car le S. E. C. I. a donné les huit heures aux ouvriers de la boulangerie ouvrière que vous dirigez.

Pourriez-vous donc me dire si les ouvriers travaillent moins ?

Est-ce que vous avez embauché de nouveaux travailleurs, avez-vous diminué le chômage ?

Je ne crois pas, et si la journée est plus courte, le travail est plus dur.

Douce réforme digne de nos parlementaires, ne vous targuez donc pas de réformes.

Je le répète, vous n'avez rien fait !

Si vous avez été voir le maire qui, voyant vos têtes, n'a pu s'empêcher de vous envoyer promener.

Quant à faire une action véritablement directe, vous ne devez pas y penser, vous auriez peur d'être assimilés à ces criminels qui, quoi qu'il en coûte, croient avoir droit à la vie.

Je le montrerai prochainement en rappelant les manifestations de 1905.

Priez donc en paix au saint autel « Lex », puisque vous n'aimez que la légalité, même quand elle vous promet son paradis après votre mort et renvoi votre repos aux calendes grecques.

Francisko BUKIN.

La farce est jouée. — Oui, elle est jouée, la farce qui constitue le premier acte de la comédie parlementaire !

Les grenouilles qui s'ébattent dans la mare populaire vont maintenant pouvoir se livrer à leurs héros, et pour fêter l'élection du bourreau, ainsi que le condamné trinque avec son prochain exécuteur, on a chanté, on a bu, j'aurai cru davantage cependant, et le palmer a fraternisé avec le champagne, tandis que les battus tremblaient devant le pauvre malheureux vesté, semblable au rocher que la mer finit par engloutir dans son sein, car la roche joue par trop avec les vagues qui finissent par avoir raison d'elle, et les roches humaines, ce sont les grands,

qu'un jour le peuple devenu conscient enfoura aussi en son sein pour faire la bombe en grand.

UNSAI ARIÉ.

Echec du patriotisme en Charente. — Un des résultats de l'élection charentaise, c'est que le patriotisme semble diminuer. En effet, le corbeau aux plumes de paon, dont les roues laides effraient tout le monde, vient d'être balancé par le républicain Mulac.

Les gens ne veulent plus de la guerre à outrance, sans doute, le reste viendra plus tard.

UNSAI ARIÉ.

Le Premier Mai. — S'il fut un jour sanglant à Angoulême, c'est bien celui du premier Mai.

Le jour fut aussi calme qu'à l'ordinaire, mais le soir, après une réunion tenue à la Bourse du travail et où le cher secrétaire sut faire entendre la voix du prolétariat réclamant son droit à la vie (l'avis serait mieux), une bande d'une cinquantaine de hurleurs traversa la ville, pour aller prendre le punch (lisez punch, mais non punch, quoique on y fit bien les polichinelles) traditionnel, au chant de l'Internationale.

Les journaux annoncent que le lendemain, à la suite de cette terrible manifestation, tous les travailleurs angoumoisins obtinrent les huit heures.

Il n'y eut pas d'incidents cependant. Le secrétaire avait d'ailleurs assuré à M. le Commissaire central qu'il se portait garant de ses collègues, et que s'il se produisait une contre-manifestation, il saurait dire de quel côté elle viendrait.

Attrapez, libertaires !
Quand au berger de la Bourse, il semble bien sûr de ses ouailles, qu'en pensez-vous ?
M. R.

PETITE CORRESPONDANCE

Dranreb. — Copie passera au prochain numéro.

Jean Dobré. — Même avis. Je ne pourrai pas te voir de demain. Une autre fois et je t'aviserai.

SOUSCRIPTIONS POUR "L'ORDRE"

Un lisseur, 0 fr. 30; Jean Nibe, 1 fr.; Deux typos, 2 fr.; Vendetta, 1 fr.; Souvarine, 0 fr. 50; B. R., 0 fr. 35; Boule, 0 fr. 50; Reynal, 1 fr.; Ramat, 1 fr.; Marcos, 1 fr.; Gaston, 0 fr. 50; Collécte Saint-Junien, 3 fr. 25; Un ex-unifié, 1 fr. 50.
Total : 13 fr. 90.

JOURNAUX A LIRE

Les Temps Nouveaux, hebdomadaire, 4, rue Broca, Paris (V°).
Le Libertaire, hebdomadaire, 15, rue d'Orsel, Paris (XVIII°).
L'Anarchie, hebdomadaire, 22, rue de la Barre, Paris (XVIII°).
Germinal, hebdomadaire, 26, rue Saint-Roch, A miens (Somme).
Terre et Liberté, Saint-Cyr-les-Colons (Yonne).
La Voix du Peuple, hebdomadaire, Cité Riverin, 29 bis, Paris (X°).
L'Action Syndicale, hebdomadaire, 29, rue de Lille, Lens (Pas-de-Calais).
L'Ere Nouvelle, 51, rue Le Marais, Paris.
Régénération, 27, rue de la Duée, Paris (XX°).
L'Insurgé, 97, rue Laixheau, Herstal, Liège (Belgique).
Der Weckruf, Zurich (Suisse).
Omladina, Vinohrady, Bohême (Autriche).
Pracé, Praha-Zizkov, Bohême (Autriche).
Sibirsky, Reckovitch u Brna, Moravie (Autriche).
Boletín de la Escuela Moderna, 56 Bailen, Barcelone (Espagne).
Tierra y Libertad, Calle del Olivar n° 35, 3° Izquierda (Madrid).
A Terra Livre, Neno Vasco-Rua Santa-Cruz, 4, Sao-Paulo (Brésil).
Aurora, Neno-Vasco, Rua Santa-Cruz, de Figuera, 4, Sao-Paulo (Brésil).
Freedom, The Manager, 127, Assulston Street, N-W. (Angleterre).
Cronaca Sowersiva, P. O. Box, Barre-Vermont (Italie).

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.



Le Gérant : LÉON DARTHOU

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet, 9.